

Premières questions sur psychanalyse et neurosciences.

Sonia Alberti¹

RÉSUMÉ:

Ce travail reprend la question de la psychanalyse et des neurosciences à partir d'une étude historique 1) des positions soutenues dans des discussions théoriques, ainsi que 2) du mouvement des discours au tour du thème qui est surgi pendant le 19ème siècle: âme x cerveau. Pour ce faire, les textes de Freud relus actuellement dans le champ des neurosciences sont repris, en même temps que s'articule le rapport de la psychanalyse avec les sciences. L'étude historique publiée cette année sous le titre *Crepúsculo da alma* sert de guide. J'ai pu identifier, *grosso modo*, deux mouvements : celui de la scientification des disciplines qui, jusque là, s'occupaient de l'âme, avec la finalité de les inclure entre les sciences ; la réduction méthodologique de ses pratiques qui exilent, chaque fois plus, les discours qui insistent sur la subjectivité ; et, de l'autre côté, le mouvement de l'insistance sur l'importance de la subjectivité. Avec Lacan, ce deuxième mouvement se fonde sur la spécificité des références symboliques pour l'investigation de la subjectivité. Ce qui associe ce mouvement avec la science n'est pas l'experimentalité mais les conséquences des avancés de la mathématique et de l'histoire, les deux déterminant une nouvelle forme de voir le monde.

Mots-clés: psychanalyse, neurosciences, histoire, discours, médicalisation.

Ce travail est dérivé du texte dans lequel Lacan situe la psychanalyse comme science de la causalité psychique. En conséquence, ce travail n'est qu'une introduction à des dédoublements qui je trouve nécessaires pour situer les contributions que la psychanalyse peut faire aux questions qui surgiront avec le progrès des recherches neuroscientifiques. Il s'inscrit donc dans le contexte des connexions de la psychanalyse, pour lequel il faut savoir que Freud et Lacan sont partis d'une prise de position face à l'organicisme.

Dans le cas de "L'esquisse pour une psychologie" (Freud, 1895), on voit un neurologue du XIXème siècle se casser la tête pour expliquer les phénomènes lesquels la

¹ Psychanalyste; membre de l'École de Psychanalyse du Champ Lacanien; Professeur Docteur de l'Institut de Psychologie de l'Université de l'État de Rio de Janeiro. alberti@uerj.br.

neurologie de l'époque n'arrivait pas à déterminer. Son insistance a fait avancer d'une part la science neurologique – au point que Sigmund Freud est encore cité comme référence dans les articles contemporains comme un des constructeurs du corps théorique de cette science –, et, de l'autre, il a pu en extraire une théorie du fonctionnement énergétique quantitatif fondée sur l'hypothèse selon laquelle le processus évolutif exige une capacité chaque fois plus grande de articuler de façon plus complexe les Q_ (quantités d'énergie) pour arriver à rendre compte non pas seulement de répondre avec plus d'efficacité au milieu mais, surtout, emmagasiner de l'énergie pour cette fin. Le modèle créé par Freud se soutient sur une hypothèse très simple: le système nerveux dérive d'une évolution de l'animal unicellulaire qui fait des échanges avec le milieu pour incorporer ce dont il a besoin et expulser ce qu'il ne veut pas. "Les pulsions organiques conservatrices" alors se voient responsables des modifications qui se font en conséquence de l'incorporation, les emmagasinent pour la répétition, et produisent "l'impression trompeuse des forces qui visent la modification et l'évolution *quand elles ne cherchent que d'atteindre la vieille finalité par des chemins anciens et nouveaux*" (Freud, 1920:247-8, souligné par moi), qui est la *Befriedigung*, la satisfaction, ou encore, comme l'a observé maintes fois Lacan, la pacification, finalité de toute pulsion. Ce modèle de la cellule originale est si plein de conséquences pour Freud qu'il est repris sur dix différentes pages seulement dans son texte "Au-delà du principe du plaisir", vingt cinq ans, donc, après sa création.

En 1895, l'idée de Freud était que le magasinage provoqué par les "pulsions organiques conservatrices", comme il les a appelés en 1920, produirait une différenciation dans le système qui réagit avec le milieu – le système nerveux – de façon que celui-ci devienne chaque fois plus complexe, jusqu'à créer un réseau de neurones qui n'aient plus de contact direct avec le milieu et qui resteraient plus protégés au moment où l'organisme recevrait des stimuli trop forts. Le résultat serait que ce réseau pourrait maintenant travailler avec des quantités d'énergie plus petites et, surtout, en raison du magasinage, constantes. Prémisse absolument nécessaire pour la construction de toute la théorie pulsionnelle en psychanalyse, selon laquelle la finalité de la pulsion est seulement le retour même au point de départ du circuit. « Cette articulation nous amène à faire de la manifestation de la pulsion le mode d'un sujet acéphale, car tout s'y articule en termes de tension, et n'a de rapport au sujet que de communauté topologique » (Lacan, 1963-

4 :203). Si l'inconscient, comme le dit Lacan, se situe dans des béances de la distribution des investissements signifiants, aussi le corps est structuré en raison de l'unité topologique des béances en jeu (idem) : les incidences sur le corps des lois qui gouvernent le fonctionnement psychique lui même. Ceci est une observation fondamentale pour n'importe quelle recherche sur les rapports de la psychanalyse avec les neurosciences actuelles qui veulent souvent voir l'invisible d'une vulnérabilité psychobiologique pour la manipuler avec la psychopharmacologie et d'autres produits électrochimiques sans se rendre compte de l'origine de cette invisibilité : sa matière exclusivement signifiante.

C'est ce que Lacan avait prévu opposant l'idée de la psychogenèse à la théorie organo-dynamique de Henry Ey, en 1946. Dans le passage cité en dessus du *Séminaire XI*, il déduit la structure du corps en tant qu'unité topologique d'une part du savoir psychanalytique sur l'inconscient, de l'autre, de son rapport à la pulsion. On pourrait l'opposer au développement suivi par Freud qui part de l'étude du corps – les neurones – pour en déduire les deux lois fondamentales du fonctionnement psychique – le principe du plaisir et celui de la réalité. Mais si cela lui a un peu difficulté de préciser la pulsion comme limite entre corps et psyché, précision que Lacan a pu faire justement dans le *Séminaire XI*. D'un autre côté, ce chemin suivi par Freud a été fondamental pour établir la *konstante Kraft* qui est déjà suffisante en soi pour justifier le détrônement de l'instinct par la pulsion².

On peut alors reprendre l'idée de Freud et postuler que, à la mesure où l'appareil psychique emmagasine de l'énergie, à travers les frayages (*Bahnungen*) des neurones dits par lui imperméables (qui ne permettent pas le passage facile d'énergie), et à la mesure où les frayages latéraux se créent pour aider à supporter le magasinage, l'histoire de l'évolution a créé tellement des neurones qu'il y en aura toujours suffisamment de neurones, n'importe la quantité de frayages. Parce qu'il ne s'agit plus d'une question de neurones mais de structure psychique, et les magasinages s'y font selon, surtout, la manière par laquelle le processus primaire s'organise : la voie associative, dont les injonctions de l'organicisme ont été dessinés par les neuropsychologues qui suivaient Helmholtz (cf. Roudinesco et Plon, 1997 :329-30). En effet, c'est dans le XIX que les deux façons de penser se séparent définitivement : celle qui cherche à soutenir une détermination physiologique pour les actes psychiques, dans l'essai de faire de l'étude de

² Encore dans la section du 13 de avril du "Séminaire, Le sinthome", Lacan soutient que toute la particularité de la théorie psychanalytique est basée sur ce concept de la force *constante*.

la psychologie une science la plus proche possible des sciences qui se développent à partir de la mensuration des phénomènes et, de l'autre côté, les psychologies qui ne se soutenaient pas de la prémisse selon laquelle « seulement les forces physiques et chimiques, excluant toute autre, agissent sur l'organisme » (idem) parce que elles étaient fondés sur des vérités d'une philosophie dont les bases étaient religieuses et dont les représentants insistaient sur la cause spirituelle (cf. "Histoire", plus bas). Comme Flávia Solero de Campos l'avait déjà observé en 2001:

“Si le linguistique équivaut au “culturel”, au “socialement construit”, ce qui n'est pas simplement linguistique est devenu synonyme de “biologique”, “physiologique”, “instinctif”, invariant donc. Cette division, apparemment très claire, semble être en voies de saturation; on voit très souvent des plaintes selon lesquelles le champ “psi” et, plus spécifiquement, la psychanalyse, a “laissé de côté”, ou “abandonné” le corps, défini de plusieurs façons, selon les références théoriques de l'auteur (voir par exemple, Campos, 1997; Birman, 1999, Silva, 1996)” (Campos, 2001:3-4).

Freud a matérialisé l'esprit, comme Lacan l'a dit plus tard, si l'inconscient est langage, si « le signifiant se définit en tant qu'agissant, avant tout, en tant que séparé de sa signification » (Lacan, 1966 :875) et si l'objet de la psychanalyse est l'objet *a* (idem :863), alors la psychanalyse est matérialiste, tel le matérialisme historique (idem :876).

Qu'on observe que ce matérialisme, non pas sans boire dans la fontaine des recherches physico-chimiques qui ont donné à Freud le tremplin pour l'atteindre, récupère le concept aristotélien de la matière, dans sa plus grande spécificité. En effet, pour Aristote la matière est « possibilité » de la structuration de la substance, sans être, pourtant, cette substance. La matière surgit du concept de série (*steicos*), et des instants de chaque série (*stoikeia*) qui doivent être observés en tant que mis un après l'autre, en série³. Si nous pouvons dire que l'objet *a* est « sans être cette substance », ce qui fait série, les « instants de chaque série », sont les traits unaires qui composent les chaînes signifiantes, ce qui fait référence, immédiatement, au « Séminaire IX » de Jacques Lacan. C'est dans ce Séminaire, le 20 décembre 1961, que Lacan définit le concept freudien de *Vorstellungsrepräsentanz* comme le premier couple signifiant, où S2 représente S1, S2

³ Cf. DESSOIR, Max *Die Geschichte der Philosophie*. Berlin, Ullstein, 1925: 151-4.

énumère une *Vorstellung* qui déjà n'est plus là, comme les traces de Vendredi, dans Robinson Crusoe. Ceci inscrit sa trace qui le présentifie dans ce que Freud a pu imaginer dans le modèle de l'appareil psychique dans le Chapitre VII de *l'Interprétation des rêves*, ça veut dire, S2 équivaut à S1, ce qui inaugure les séries de l'automatisme de répétition. A partir de là, dit Lacan, l'organisme est « aspiré par les effets du 'ça parle' en conséquence du fait qu'un vivant entre autres fut appelé à venir à ce que le M. Heidegger a nommé comme le berger de l'être », capturé dans les mécanismes du signifiant. Ceci, continu Lacan explicitement dans son Séminaire, ne permet plus de confondre la fonction de la pulsion avec l'« immanence vitale », puisque la pulsion elle-même est soumise au même automatisme de répétition dont le modèle plus proche n'est plus biologique mais logique. D'où continuer avec Lacan dans le champ de la logique dans ce Séminaire. Jusqu'à quel point ces séries, ces chaînes signifiantes visent l'automatisme de répétition déjà parfaitement établi par Sigmund Freud, jusqu'à quel point ces chaînes ne pourraient pas être associés à la logique binaire qui compose, par exemple, la mémoire de nos ordinateurs et, donc, la base des recherches neurales ?

D'un autre côté, dans ce même Séminaire IX, Lacan distingue définitivement la mémoire organique de la mémoire qui nous intéresse, à nous, les analystes. Il dit : la mémoire organique répond toujours de la même façon à la même « succion du réel », indépendamment du fait que l'organisme soit en train de défendre ou de maintenir l'homéostasie, « puisque l'organisme ne reconnaît pas le même qui se renouvelle en tant que différent. Notre mémoire est une autre chose : elle intervient en fonction du trait unaire qui marque la fois unique et a pour base l'inscription » (leçon du 16 mai 1962). D'un côté la série, dans laquelle 0 et 1 s'équivalent ; de l'autre, ce qui est en dehors de la série, comme Lacan le dira quelques sections plus tard. Voilà ce qui fait de la clinique de la squize quelque chose de singulier (cf. Alberti, S., org., 1999) : la squize, caractéristique de l'approche du sujet par la psychanalyse, est la référence à un sujet dont les inscriptions signifiantes font série, mais ce qui est laissé dehors de cette série ne peut pas rencontrer des équivalences – toujours symboliques.

Histoire.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qui date la discussion : âme – cerveau. A partir de l'étude publiée cette année dans le livre *Crepúsculo da alma – a psicologia no Brasil no século XIX*, j'ai pu observer les conflits entre les savoirs dans lesquels les discours de

psychologie se développent au Brésil. Établis comme paradigme par le titre de deux auteurs anonymes qui, en 1876 et 1877, critiquaient l'oeuvre du Vicônte d'Araguaia, Domingos Gonçalves de Magalhães, "A alma e o cérebro", les conflits du 19ème ont un rapport étroit avec la polémique qui ressurgit maintenant entre psychanalyse et neurosciences. En effet, nous pouvons observer dans le texte originel de Freud la mention explicite à l'âme, et pas rarement; en même temps, plusieurs auteurs qui s'approfondissent au jour d'hui dans le thème des neurosciences s'utilisent de ce que Freud nous a légué pour déterminer ses fondements (particulièrement, l'"Esquisse d'une psychologie", de 1895 et le texte sur les "Aphasies", de 1891). De la même façon que les auteurs de la psychologie du 19ème tendent à un rapport entre psychologie, organisme et cerveau, s'utilisant pour cela de quelques traits des discours qui parlaient de l'autonomie du moi mieux avancer dans leurs objectifs, les auteurs de la psychanalyse du 20ème soutiennent à la fois, une psychanalyse guidée par les formulations neuroscientifiques, et une psychanalyse totalement indépendante de tels avancés.

Je cherche à identifier les tendances et à démontrer l'importance de l'étude historique pour mieux comprendre ce qui nous arrive au jour d'hui, à partir de la question de Georges Canguilhem, de 1958, "Qu'est-ce que la psychologie?". D'un autre coté, si nous nous soutenons du texte de Jacques Lacan, il est obligé d'observer qu'il y a un problème avec le concept de « sciences humaines ».

Avec le positivisme, les sciences de l'homme ont été mises au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales (Lacan, 1953:284) et, si d'un coté elles ont été reconnues à partir de cela, de l'autre, « en réalité, subordonnés ». « Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience » (idem). Certainement, les raisons qui déterminent tel erreur ont ses origines dans les mouvements idéologiques et économiques de la révolution bourgeoise, comme j'ai pu le constater dans *Crepúsculo da alma*, au moins pour le Brésil. Je ne peux pas les reprendre ici, puisque je veux avancer un peu dans cette histoire. De toute façon, ce qu'on observe c'est qu'il y a deux grands mouvements qui se sont imposés depuis :

- 1) celui de la scientification des disciplines qui, jusque là, s'occupaient de l'âme, avec la finalité de les inclure entre les sciences ; la réduction méthodologique de ses pratiques qui exilent, chaque fois plus, les discours qui insistent sur la subjectivité. D'où, par exemple, on vérifie au jour d'hui dans ce mouvement que la psychanalyse elle même

– sûrement un savoir avec une consistance théorique – est réduite à une *folk psychology*, ce qui veut dire, une psychologie populaire, *ascientifique*. N'importe quelle construction théorique, si elle ne suit pas exactement les bases expérimentales, elle sera jetée comme *ascientifique*. Pour tels auteurs, en plus, le concept de science n'est pas sans affinements avec le positivisme.

2) Celui de l'insistance sur l'importance de la subjectivité. Avec Lacan, ce deuxième mouvement se vérifie dans les approfondissements de certaines disciplines, dans le 19^{ème} siècle, spécialement : la linguistique, l'ethnographie structurale et la théorie générale du symbole. Lacan observe que tel mouvement se fonde sur la spécificité des références symboliques pour l'investigation de la subjectivité. Pour Lacan, ce qui associe ce mouvement avec la science n'est pas l'experimentalité mais les conséquences des avancés de la mathématique et de l'histoire, les deux déterminant une nouvelle forme de voir le monde. En effet, seulement à partir de l'illuminisme et, surtout, dans le 19^{ème}, plusieurs problèmes mathématiques jusque là impossibles de résoudre ont trouvé leurs réponses, ce qui a permis, pour donner de cela seulement un exemple, d'étudier les rapports entre ensembles – ceci était impensable jusque là... D'où l'implication des lois de l'inter-subjectivité dans les sciences conjecturales, ce qui veut dire, dans le champ de la logique et de la mathématique moderne. Quant à l'histoire, il était aussi seulement dans le 19^{ème} siècle que l'homme a pu faire grève générale ! – ceci n'est pas rien dans un monde jusque là soumis à l'ordre de l'Un (seulement pour reprendre la référence mathématique).

Il est sur que nous ne pouvons pas décider rapidement quelles étaient les raisons qui ont amené les uns à s'intégrer dans le premier, les autres, dans le deuxième mouvement, mais nous pouvons identifier dans quelques auteurs leurs tendances. De l'autre côté, dans la mesure où cette question est assez complexe, il n'est pas question ici de faire des jugements de valeur sur ces tendances, même si on s'identifie toujours plus avec l'une qu'avec l'autre. En même temps que les discours essayaient de s'inscrire à partir d'un rapport avec la science, trois champs pratiques se développaient dans les villes brésiliennes du 19^{ème} siècle : la médecine, le droit et l'éducation. Sûrement toutes les trois furent produites par les changements économiques, sociaux et historiques. Dans mon livre, j'essaie d'examiner plus profondément la fonction de la médecine pour la naissance des discours de psychologie au Brésil puisque c'est dans la médecine qui

surgit la nouvelle tendance des discours sur l'organisme – en détriment des discours sur l'âme.

C'est pour se protéger de la médecine que la psychanalyse est une psychologie, écrit Freud en 1927. Et pour quoi se protéger de la médecine ? parce que, selon lui, depuis le début il y a eu une importante réaction négative de la médecine contre la psychanalyse, de façon que Freud arrive à se demander si la tentative des médecins de dominer la psychanalyse en 1926 – moment où il n'était plus possible de nier son importance – si cette tentative n'arriverait pas à détruire la psychanalyse par la médecine (Freud, 1927:343). Freud craignait littéralement que l'inclusion de la psychanalyse dans la médecine pourrait vider la première de son fondement le plus important: le sujet. En effet, il est nécessaire de constater que, pour certaines sciences, le sujet est exclu comme thème de recherche, mais ceci a des conséquences, certainement, comme recrudescence du mysticisme, des religions et sectes. Voilà le problème de l'expression « sciences de l'homme » : l'homme de la science n'existe pas, la science l'exclut, même si le discours scientifique – avec Descartes – a donné place à l'existence du sujet. Originellement en tant que sujet de l'auto-connaissance, avec Freud, au contraire, de la méconnaissance de soi-même et, donc, de la découverte du sujet de l'inconscient. C'est du côté du sujet que la psychanalyse s'inscrit, avec la linguistique, l'ethnologie, l'anthropologie, l'histoire et la logique-mathématique. Entre les psychologies, pas seulement la psychanalyse, mais, sans doute elle, de la façon comme l'a voulu Freud.

Même si ça semble absurde, tout au long du 20ème siècle, la psychanalyse elle-même a connu des destins qui, comme le craignait Freud en 1927, ont voulu vider ses fondements. Lacan a pu démontrer comment la tentative d'inscrire la psychanalyse dans le discours de la médecine en fut, quelques fois, responsable. Face à l'embarras que la clinique psychanalytique présente dans le quotidien de sa pratique, pas peu de ceux qui s'identifient en tant que psychanalystes, pas peu de ceux qui ont même reçu des titres des institutions psychanalytiques, finissent par faire recours à des explications qui pourraient expliquer scientifiquement ce que ni même Freud fût capable d'expliquer...

Sinon, voyons l'important groupe de psychanalystes qui vont chercher au jour d'hui dans les neurosciences des explications pour certains phénomènes. J'ai pu rencontrer dans des textes plus récents, des observations qui de grande pertinence et, d'autres, assez symptomatiques. Voici un exemple, retiré d'un article publié en 2001 :

“Identifier les passages dans l’oeuvre de Freud dans lesquelles nous pouvons trouver des références neurobiologiques et les discuter à la lumière de la Neurosciences a été un des fils directeurs du travail de quelques collègues. *Je n’ai pas de conditions de faire ce travail ici, puis qu’il me manquent des connaissances en Psychanalyse et en Neurosciences.* [...] Les neuroscientifiques cherchent à découvrir de nouveaux chemins, et quelques uns cherchent déjà à trouver une voie commune pour une collaboration mutuelle. [...] on s’aperçoit que les possibilités sont en train de s’ouvrir, pour que des éminents neuroscientifiques et nous, psychanalystes, puissions représenter des partenaires dans l’investigation du psychique” (Soussumi, 2001:80)⁴.

Je mets ce texte en exergue pas tellement pour dénoncer un problème assez inquiétant, dans la mesure où un auteur qui est Membre Effectif de la Société Brésilienne de Psychanalyse de São Paulo, et donc, de IPA, observe que lui “manquent des connaissances en psychanalyse”, mais pour l’utiliser en tant que paramètre de ce que j’ai pu observer dans mes premières lectures sur le thème : on manque de connaissance !! point. Et là où manque la connaissance, comme le dit Soussumi, on baigne dans la fascination de la découverte – qui, comme toute fascination, est spéculaire –, de que il y a des images, termes, préoccupations et questions qui sont assez semblables dans les textes freudiens (particulièrement dans les premiers) et dans les neurosciences. L’auteur continue à témoigner: il y a des neuroscientifiques qui commencent à s’intéresser à l’oeuvre freudienne avec admiration. « Certainement, quand on montre sans identifier l’auteur, les écrits de Freud qui contiennent des idées neurobiologiques, comme celles que nous trouvons dans l’ *Esquisse*, comme l’a fait Pribram⁵, les neuroscientifiques les acceptent comme valables et importantes, et se prennent d’admiration quand on leur raconte le nom de l’auteur” (idem:79). En lisant Soussumi, il est possible d’y identifier quelque chose de jubilant devant la découverte de tels neuroscientifiques de l’ordre d’un « oh ! il y a alors ça dans Freud ?! » et le psychanalyste, qui manque de connaissances en psychanalyse, leur répond : « oui ! regardez comment Freud a pu s’apercevoir de beaucoup de choses ! ».

Karl Pribram c’est un neuroscientifique, comme beaucoup d’autres, qui s’est intéressé à vraiment étudier l’ « *Esquisse* ». Dans les *Annals of the New York Academy of*

⁴ “Perspectivas para uma neuro-psicanálise” in *Psicanalítica – A revista da SPRJ*. Vol. II, no. 1, 2001.

⁵ Sic.

Sciences, organisés par Bilder et LeFever (mai 1998), par exemple, discutent “Neuroscience of the mind on the centennial of Freud’s ‘Project for a scientific psychology’”. Comme Bilder lui-même l’écrit dans son préface: “Il y a ceux qui croient que l’”Esquisse” représente le mieux de Freud et qui, malheureusement Freud a déraillé quand il a abandonné l’”Esquisse”, qu’il a alors tristement perdu ses objectifs originaux qui l’auraient amené à une psychologie physiologique plus vraie. [...] il y a encore ceux qui suggèrent que la carrière post-neurologique de Freud serait la plus grande maladie à laquelle la société américaine moderne aurait été soumise (Torrey, 1992) [...] et il y a finalement ceux dont la critique] “se centre sur la croyance dans des constructions neurophysiologiques qu’il [Freud] évoquait et qui étaient trop ‘psychologisées’” (Bilder, 1998:x). On observe donc que, s’il y a un témoignage jubilant que j’ai appelé spéculaire dans le texte de Soussumi, dans lequel l’auteur lui-même est fasciné avec les innombrables connexions entre psychanalyse et neurosciences, dans la mesure où il y trouve « un énorme champ à être fouillé et duquel peuvent surgir des extraordinaires contributions de la psychanalyse » (Soussumi, op.cit.:101), il y a, en même temps, au moins un groupe aussi important de neuroscientifiques qui trouvent que Freud s’est perdu dans son chemin, a rendu malade l’Amérique et a psychologisé la science...

Devant la grande discussion qui je n’ai pu accompagner que dans la mesure de mes possibilités, nous nous trouvons encore dans une grande tour de Babel. Freud le dénonçait déjà en 1891, dans son texte sur les “Aphasies”, quand il observait, selon notre collègue anglais, Honorable Conférencier en Neurochirurgie du St. Bartholomew’s & Royal London Hospital School of Medicine et Membre Associé de la British Psycho-Analytical Society, Mark Solms, le suivant:

“Je sais très bien que les auteurs avec leurs points de vue auxquels je m’oppose ne peuvent pas être culpabilisés par des erreurs grossières dans leurs études scientifiques. Ils veulent évidemment dire que les modifications physiologiques de la fibre nerveuse à travers des stimuli sensoriels produisent une autre modification dans les cellules centrales qui deviennent alors des *correlats physiologiques* du ‘concept’ ou de l’‘idée’. Dans la mesure où ils connaissent mieux les idées que les modifications nerveuses, encore indéfinies et méconnues, ils s’utilisent de la phrase elliptique: une idée est localisée dans une cellule nerveuse. Pourtant, cette substitution amène immédiatement à une confusion de deux procès qui n’ont pas besoin d’avoir quoi que ce soit de commun entre eux. Pour la psychologie, la simple idée est quelque chose

d'élémentaire, pouvant être différencié parfaitement de la connexion avec d'autres idées. Voici pourquoi on est tenté d'assumer que son corrélat physiologique, ça veut dire, la modification des cellules nerveuses origine de l'stimulation des fibres nerveuses, pourrait aussi bien être quelque chose de simple et de localisable. Pourtant telle inférence n'a aucune garantie; les qualités de la modification doivent être établies par elles même et indépendamment de leur concomitance psychologique" (Freud in Solms, 1998:3)⁶.

A partir de ça, quel position, au jour d'hui, dans les textes des neuroscientifiques? Je l'ai déjà pu dénoncer en 2001, en occasion de l'Odyssée Lacanienne: on croit que nous sommes déjà dans le futur auquel Freud s'est référé dans la phrase: "L'avenir pourra nous enseigner à influencer directement avec des substances chimiques les quantités d'énergie et sa distribution dans l'appareil psychique" (Freud, 1940), et on croit qu'aujourd'hui on sait déjà exactement quelles seraient les affections psychiques qui se bénéficieraient effectivement des influences « électrochimiques », on croit qu'il n'y a plus d'indéfinition, ni méconnaissance, quant aux modifications nerveuses impétrés par des stimuli et, en conséquence de ce erreur, nous continuons à faire la même chose que Freud dénonçait déjà en 1891 : la phrase elliptique selon laquelle, si nous pouvons localiser une idée dans la chaîne associative, alors c'est possible de la localiser dans une cellule nerveuse, corrélativement. Voici pourquoi je faisais références à une Babel: nous sommes dans la confusion de langues et Freud observait déjà au début que, si nous voulons établir des qualités dans les modifications cellulaires alors ceci doit être fait d'une façon complètement indépendante en rapport à toute concomitance psychologique.

Le problème, finalement, est: si il n'y a pas de concomitance, si il n'y a pas un rapport biunivoque entre le physiologique et le psychologique, si l'"idée" est pour la psychologie une chose très spécifique et seulement définissable dans l'association avec d'autres idées, ayant elle même un caractère parfaitement élémentaire, alors quoi faire quand « *Je n'ai pas de conditions de faire ce travail ici, parce qu'il me manquent des connaissances de Psychanalyse et de Neurosciences* », comme le disait Soussumi? Jusqu'à quel point l'association de ces deux langues, l'association de ces deux corps conceptuels et théoriques, jusqu'à quel point cette association ne voile pas un non savoir

⁶ "Before and after Freud's 'Project'" in *Annals New York Academy of Sciences*, maio 1998. Souligné et traduit par moi.

qui seulement Soussumi a eu le courage de confesser? Mais qui Freud dénonçait déjà déculpabilisant “les erreurs grossières de tels études scientifiques”?

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES:

- ALBERTI, S. (org.) (1998) *Autismo e esquizofrenia na clínica da esquizo*. Rio de Janeiro, Rios Ambiciosos.
- ALBERTI, Sonia (2003) *Crepúsculo da alma – a psicologia no Brasil no século XIX*. Rio de Janeiro, Contra Capa Livraria.
- _____ (2001) “Critique d’une théorie organo-dynamique des neurosciences” in *Hétérité – Revue de psychanalyse*. Revue de l’Internationale des Forums du Champ lacanien, no. 2, décembre 2001. pp: 79-87.
- BILDER, Robert M. “Preface”. In BILDER, R. and LE FEVER, Frank . *Neuroscience of the mind on the centennial of Freud’s Project for a scientific psychology*. New York, *Annals of the New York Academy of Sciences*, 1998.
- BIRMAN, Joel (1999) *Mal-estar na atualidade*. Rio de Janeiro, Civilização Brasileira.
- CAMPOS, Flávia Sollero de (2001) “Psicanálise e neurociência: dos monólogos cruzados ao diálogo possível”. Tese de Doutorado, Dep. Psicologia, PUC/RJ. Junho de 2001.
- _____ (1997) “O umbigo da psicanálise: a questão do corpo” in *Psicologia Clínica*. Pós-graduação e Pesquisa, PUC/RJ, v.8, n.8:21-49.
- CANGUILHEM, Georges (1958) “O que é psicologia?” in *Revista Tempo Brasileiro*, n. 30/1, Rio de Janeiro, 1972, jul./dez.
- FREUD, Sigmund (1895 [1940]) "Entwurf einer Psychologie" in *Gesammelte Werke*. Frankfurt a.M., Fischer Taschenbuch, 1999. Nachtragsbd.
- _____ (1920) "Jenseits des Lustprinzips" in *Studienausgabe*. Frankfurt a.M., S. Fischer, 1972. v. III.
- _____ (1927) “Nachwort zur ‘Frage der Laienanalyse’” in *Studienausgabe*. Op. Cit., Ergzbd.
- _____ (1940) "Die Psychoanalytische Technik" in *Studienausgabe*. Idem.
- DESSOIR, M. *Die Geschichte der Philosophie*. Berlim, Ullstein, 1925.

- LACAN, J. (1946) "Propos sur la causalité psychique" in *Écrits*. Paris, Seuil, 1966.
- _____ (1953) « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » in *Écrits*. Op. Cit..
- _____ (1959-60) *Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1986.
- _____ (1961-2) "Le Séminaire, livre IX, L'identification". Inédito.
- _____ (1963-4) *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil/Points, 1973.
- _____ (1966) "Science et vérité", in *Écrits*. Op. cit..
- McCLAMROCK, R. (1995) *Existential cognition*. Chicago & London, The University of Chicago Press.
- ROUDINESCO, E. & PLON, M. (1997) *Dicionário de psicanálise*. Rio de Janeiro, Jorge Zahar, 1998.
- SILVA, I.A. (org.) (1996) *Corpo e sentido: a escuta do sensível*. São Paulo, Ed. UNESP.
- SOLMS, Mark "Before and after Freud's Project" in BILDER, R. and LE FEVER, F. *Neuroscience of the mind on the centennial of Freud's Project for a scientific psychology*. New York, *Annals of the New York Academy of Sciences*, 1998.
- SOUSSUMI, Yusaku "Perspectivas para uma neuro-psicanálise" in *Psicanalítica – A Revista da SPRJ*. Vol. II, no. 1, 2001.